

# L'ÉCHO

DU

## Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 1er Juin 1861

No. 21.

SOMMAIRE.—Poésie: L'Angelus.—Chronique.—Les Soirées Canadiennes: L'Ilet au Massacre, par M. J. C. Taché (fin).—Regrets d'une mère.

### L'ANGELUS.

Que de saintes pensées l'Angelus ne reveille-t-il pas dans un cœur vraiment chrétien?—Il rappelle aux enfants de la Foi qu'ils ont un Dieu pour père, un Dieu-Homme pour Sauveur et pour frère, une mère de Dieu pour protectrice, pour avocate et pour Reine.

Il leur rappelle que Marie a concouru avec l'auguste Trinité au mystère de la Rédemption; avec le Père Éternel, dont elle reçut le messager céleste; avec le Fils qui la choisit pour sa mère; avec le St. Esprit qui fit de son cœur son sanctuaire de prédilection.—Il leur rappelle surtout que Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, véritable soleil des esprits, qui s'est fait connaître à nous par son Incarnation, mérite d'être adoré à toute heure du jour. Il leur rappelle enfin que les trois grandes phases de notre vie, l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse, que figurent si bien les trois phases de l'astre lumineux dans son parcours quotidien, l'aurore, le midi et le déclin, doivent être placées sous la sauve-garde et la maternelle protection de Marie. Un poète moderne a exprimé dans des vers délicieux la dernière de ces pensées; nous nous faisons un plaisir de les reproduire dans l'Echo.

#### I.

Le soleil s'est levé sur la terre endormie,  
Tout s'agite et frémit aux feux naissants du jour;  
La fleur épanouit sa corolle embellie,  
L'oiseau s'éveille et dit son premier chant d'amour.

Dans les airs trois fois balancée,  
Soudain la cloche du hameau,  
De sa voix douce et cadencée,  
A réveillé l'enfant dormant dans son berceau.  
Et souriant, ainsi qu'il sourit à sa mère,  
Vers Marie aussitôt il étève les yeux;  
Puis, joignant ses deux mains et regardant les cieux,  
A la Vierge bénie il offre sa prière:

« Votre sourire chaque jour  
Tombe sur moi quand je m'éveille,  
Mère dont le cœur plein d'amour  
Près de mon lit sans cesse veille!

« Salut trois fois! Des le matin,  
Dans les sentiers de l'innocence  
Daignez me guider par la main,  
Daignez protéger mon enfance!

« Semblable à ce beau ciel d'azur  
Que je vois briller sans nuage,  
Pendant le cours de mon voyage  
Conservez-moi candide et pur!... »

#### II.

A l'ombre des forêts l'oiseau déjà s'abrite,  
La fleur penche son front vers le sol attiédi.  
Comme un géant, le jour vole et se précipite,  
Le soleil à grands pas roule vers son midi.

Dans les airs trois fois balancée,  
Soudain la cloche du hameau  
De sa voix douce et cadencée,  
Des monts silencieux a réveillé l'écho.  
Le labourer travaille; et, plein de confiance,  
Il découvre son front d'où descend la sueur;  
Puis, jetant vers Marie un regard d'espérance,  
Dans son sein il répand sa prière et son cœur:

« Salut trois fois! céleste étoile  
dont les rayons guident mes pas!  
Lorsqu'à mes yeux le ciel se voile  
Éclairiez mes jours ici-bas!

« Donnez aux plantes la rosée,  
Et l'abondance à nos sillons;  
De la plaine fertilisée  
Protégez les riches moissons! »

« Consolerez-vous dans la souffrance  
Semez la justice en mon cœur;  
Soutenez-vous par l'espérance  
Quand souffle le vent du malheur! »

#### III

Déjà la fleur des champs referme sa corolle,  
Le soleil, inclinant son front majestueux,  
Sous la nue a voilé sa brillante auréole,  
Et l'ombre de la nuit va dérober les cieux,

Dans les airs trois fois balancée,  
Soudain la cloche du hameau,  
De sa voix douce et cadencée,  
A redit au vieillard de songer au tombeau.  
Son regard affaibli se penche vers la terre;  
Il découvre son front dépourvu par les ans,  
Et joignant ses deux mains, il offre sa prière  
A Celle qui préside à nos derniers instants!

« O Vierge, qui, dès mon aurore,  
Fûtes mon guide et mon flambeau,  
Daignez me soutenir encore  
Lorsque je descends au tombeau!

Salut trois fois, Vierge Marie!  
Votre nom qui charmait mon cœur,  
Au joyeux matin de la vie,  
Au soir, fait encor mon bonheur.

Sur la pauvre âme qui vous prie,  
Bonne Mère, abaissez les yeux  
Et que votre étoile, ô Marie,  
Eclaire mes pas jusqu'aux cieux! »

## CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Les Chrétiens du Mont Liban.—Pétition au Sénat.—Le typhus à Naples.—Mort d'une Sœur de St. Vincent de Paul.—De la fin du monde.—Le mois de Marie.—service funèbre du Rev. Mess. Limoges.

Tous les esprits sont vivement préoccupés, en ce moment, du triste sort des malheureux chrétiens de Syrie, les Français ont annoncé la possibilité de leur départ dans un terme assez rapproché ; le Gouvernement Turc et le Gouvernement Anglais se sont engagés, l'un et l'autre, sur l'honneur, à défendre les droits de l'humanité.

Les Maronites sont dans la consternation. On ne pouvait leur présenter de plus triste prévision.

Les cœurs se sont émus en France ; un comité s'est formé, présidé par M. de St. Marc de Girardin, membre de l'Académie, composé de M. Cremieux Israélite, du Rev. P. Pététot, Supérieur de l'Oratoire, etc., etc., et une pétition a été présentée au Sénat.

La discussion devait venir ces jours-ci, nous n'en connaissons pas encore le résultat.

La pétition, qui a été rédigée par M. de St. Marc Girardin et les autres membres du comité, est admirable de sentiment et de force ; plaise à Dieu que la justice et l'humanité défendues par de si éloquents organes soient favorablement écoutées des dépositaires de la morale et de la dignité publiques. Nous donnons à la suite quelques fragments de cette pétition dans le passage où elle résume les tristes scènes des massacres de l'année dernière. Nous avons lu déjà tous ces faits, ils nous ont vivement touchés mais leur souvenir vient déchirer notre cœur, comme lorsque nous les avons appris pour la première fois :

“ Les faits sont présents à tous les souvenirs et émeuvent encore tous les cœurs. Les récits les plus calmes et les mieux vérifiés laissent à peine croire à la possibilité des scènes sanglantes et sauvages qui, du 27 mai au 16 juillet 1860, ont successivement porté le pillage, l'incendie et le massacre à Djezzîn, à Rochmaya, à Saïda, à Hasbeya, à Rocheya, à Zablé, à Deï-el-Kamar, à Baalbeck et à Damas.

“ Dans tout le district de Djezzîn et dans un autre rayon de six lieues autour de Saïda, dit une dépêche, tous les villages chrétiens ont été saccagés ou brûlés, à l'exception de ceux habités par les fermiers des Druses.

“ A Hasbeya et à Deï-el-Kamar, c'est dans le palais même du sérail où ils se sont réfugiés, que près de 3,000 chrétiens sont livrés à la fureur des Druses, en présence, sinon par les ordres du commandant de la garnison qui les a fait désarmer.

“ Partout les mêmes excès se reproduisent avec une effrayante uniformité, des hommes sans défense assommés à coup de hache ou de massue ; les femmes, les religieuses soumises, en pleine rue, aux plus violents outrages ; les enfants égorgés, les rues jonchées de cadavres et inondées de sang ; ceux qui échappent au massacre, dispersés dans la montagne, où une horrible misère les attend. Tel est, dans les dépêches officielles, le triste résumé de ces désastres successifs.

“ A Damas, du 9 au 16 juillet, le pillage, le massacre, l'incendie n'ont pas cessé un instant ; le quartier chrétien, composé d'environ 3,000 maisons, est entièrement détruit. Les églises, le patriarcat melchite, les consulats sont livrés aux flammes. Huit Franciscains, de Terre Sainte, sont massacrés dans leur couvent. On n'évalue pas à moins de 8,000 le nombre des chrétiens qui ont péri ; 13,000 environ n'ont dû la vie qu'à l'émir Abdel-Kader, qui a été, pendant ces scènes de carnage, le seul centre et le seul organisateur des mesures de protection et de salut. Les Algériens, par groupes de 30 et 40, parcouraient les rues, disputaient les victimes à la mort et les ramenaient à l'émir, qui les abritait dans sa maison, dans son quartier et dans la citadelle, où il contraignait le Gouverneur à les recevoir. Cette noble conduite, dont la France a quelque droit d'être fière, n'a fait que plus gravement ressortir l'inertie criminelle du Gouverneur Ab-med-Pacha et des troupes placées sous ses ordres.

“ Le nombre total des chrétiens massacrés dans le Liban et à Damas, n'est pas moindre de 15,000. On évalue à un chiffre plus élevé ceux qui ont succombé depuis, à la misère, à la ruine et au désespoir.

“ Rien n'égale la sauvage atrocité des faits qui viennent d'être rappelés, et les honteuses défaillances qui les ont permis ou favorisés, si ce n'est la légitime indignation qu'ils ont fait éclater en Europe et le généreux élan qui s'est porté de toutes parts au secours des victimes.

“ Disons cependant que si, en présence de ces scènes barbares, l'attitude des autorités turques a été en général plus nuisible qu'utile, que si, à Hasbeya et à Damas, par exemple, le Commandant de la garnison et le Gouverneur de la ville, ont donné le funeste spectacle d'une trahison ou d'une complicité qu'ils ont expié, il est juste de se souvenir que le Gouvernement Ottoman n'a pas fait attendre ses protestations et n'a pas tardé à prescrire les mesures que commandait sa responsabilité.”

La pétition termine en rappelant les paroles de l'Empereur, ses promesses, et ses assurances. Qu'il est à souhaiter que les espérances qu'elles faisaient concevoir, ne s'anéantissent pas entièrement ?

La révolution continue en Italie ; la guerre civile est venue donner le démenti à ceux qui ont tant parlé du consentement unanime des populations ; la misère exerce ses rigueurs, et au milieu de tous ces maux le typhus a envahi les grandes villes.

Les médecins ont cédé la place aux Sœurs de St. Vincent de Paul dans les hôpitaux qui sont remplis de malades ; au bout d'une semaine cinq sœurs étaient mortes, victimes de leur admirable dévouement, et vingt-six étaient atteintes par la contagion.

La sœur Supérieure d'une des maisons principales de Naples, la sœur Marie Gauchon, française a été une des premières frappée. Elle avait fondé sans autre aide que sa charité, sans autre argent que l'aumône, un orphelinat de 240 jeunes filles et une école de 500 élèves ; enfin elle était la providence des classes ouvrières et nécessiteuses auxquelles elle distribuait journellement des vivres, des habits et de l'ouvrage.

Aimée et bénie de toute la population, elle vit accourir à elle, dans ses derniers jours, tous ceux pour lesquels elle avait été si bonne, et elle quitta ce monde au milieu des plus touchants témoignages de reconnaissance qui lui rappelaient si doucement le bien qu'elle avait fait pendant sa vie et qui lui ouvrait le ciel.

Elle n'oublia pas ses sœurs bien aimées, les réunit toutes autour de son lit de mort, les bénit, et voici la dernière recommandation qu'elle leur adressa en leur faisant ses adieux :

“Aimez-vous, dit elle, restez bien unies entre vous, et gardez votre zèle pour les pauvres de Dieu.”

Ne semble-t-il pas qu'on assiste à une scène des premiers temps de l'Eglise, ainsi le Seigneur a donc ses âmes élues, au milieu de tous ces bouleversements et de tous ces désordres.

Une lettre d'un noble piémontais, M. le comte de Bourbon à M. de Montalembert a été remarquée dans ces derniers jours, elle signale tous les maux qui désolent l'Italie ; mais elle proclame une vérité consolante, c'est que le fond de la population est profondément catholique et que l'on en verra la preuve lorsque les premiers moments de l'effervescence seront passés.

D'après cela nous pouvons croire que le mal n'ira pas si loin que les impies l'espèrent et que les fidèles ont eu lieu de le craindre d'abord : quand la foi reste dans un peuple, quand les habitudes et les sentiments sont intimement religieux, malgré les emportements d'un moment de crise et de révolution, il y a toujours lieu d'espérer un retour prompt au bien et à la paix.

Les esprits ont tellement été bouleversés dans les derniers temps, que certains industriels se sont attachés à spéculer sur la crédulité publique.

Les livres de prophétie ont beaucoup de vogue en ce moment ; on sait en particulier quel commerce en fait le *Courrier des Etats-Unis* ; il a toujours l'une de ses colonnes remplie d'annonces de livres de magie, de prophéties, de science pour connaître l'avenir, c'est ainsi que la spéculation envahit tout et abuse de tout. Comment se fait-il que le *Courrier* qui est un bel esprit, qui plaisante si agréablement sur les croyances des fidèles, et qui prétend être d'un siècle de lumières et de progrès, comment se fait-il qu'il propage ces livres absurdes, destinés précisément à nourrir la superstition et les vaines croyances parmi les classes populaires.

C'est ne pas être conséquent à ses principes, ou plutôt, c'est confirmer cette vérité qui a déjà été observée depuis longtemps que la vraie foi éloigne réellement de la crédulité et de la superstition, et, au contraire, que l'impénétrabilité et l'immoralité y ramènent.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, au moment même où l'incrédulité triomphait, on sait de quelle faveur jouissaient les astrologues, les charlatans, les faux-devins.

A notre époque, on sait en particulier que la classe à

laquelle s'adresse le *Courrier de Etats-Unis* n'est ni très-morale ni très-dévoté ; il n'y a qu'à voir le ton badin et indécent de cette feuille, ses nouvelles et ses feuilletons immoraux, enfin les annonces des plus mauvaises œuvres littéraires de la France qu'il donne presque à chaque numéro ; et en même temps, il est extrêmement instructif que tous ces impies et ces débauchés auxquels il s'adresse sont des gens qui recherchent avidement *l'art de connaître l'avenir, le grand Albert, le petit Albert, la science pour tirer les cartes, etc., etc.*

Sans changer de propos, nous pouvons rappeler que ces jours-ci un grand journal de Paris a mis en circulation cette prophétie, soi-disant tirée des centuries de Nostradamus,

Quand Georges Dieu crucifiera,  
Que Marc le ressuscitera,  
Et que St. Jean le portera  
La fin du monde arrivera.

Ce qui veut dire : quand le vendredi saint tombera le jour de St. Georges, pâques le jour de St. Marc et la fête Dieu le jour de St. Jean Baptiste, la fin du monde arrivera. C'est ce qui doit arriver en l'année 1886.

Nous ne pensons pas que personne ait ajouté foi à une pareille annonce, car la plus simple réflexion pouvait faire penser que cette coïncidence est déjà arrivée plusieurs fois depuis Nostradamus, et d'ailleurs son livre n'a jamais eu l'ombre d'autorité dans l'Eglise.—Mais il est bon de faire ici une rectification légitime. Dans Nostradamus, il paraît qu'il n'y a pas de quatrain semblable, ce n'est qu'une pure et simple plaisanterie dont voici l'origine.

Les Papes ont accordé à l'Eglise primatiale de St. Jean de Lyon un jubilé périodique, à perpétuité, pour toutes les années où la Fête-Dieu concourt dans le même jour avec la nativité de St. Jean Baptiste, patron de cette église.

Or, les historiens anciens de la ville de Lyon avaient formulé ce privilège en quatre vers que l'on trouve cités, dans plusieurs auteurs.

Quand George, Dieu crucifiera,  
Quand Marc le ressuscitera,  
Et lorsque Jean le portera  
Grand jubilé dans Lyon sera.

Cela a eu lieu pour la quatrième fois depuis l'obtention du jubilé, en 1734, et cela se représentera d'abord en 1886, et ensuite en 1943.

Voilà toute l'origine du quatrain attribué à Nostradamus, il est assez ressemblant pour qu'on le reconnaisse parfaitement et pour que les partisans de Nostradamus se rassurent.

Le mois de Marie finit en ce moment, il a été occupé par les saintes réunions des fidèles, les pieux pèlerinages, les prières suppliantes adressées de toutes parts à la Reine du Ciel et à la protectrice de l'Eglise :

Pendant ce temps-là ceux que domine l'esprit du siècle et l'illusion des choses présentes, se confient dans

les calculs de la politique, les secrets des conseils souverains, les ruses de la diplomatie ; si cette ressource leur manque ils en trouveront une autre, car ils ont aussi à leur disposition la puissance des armes, "*les coursiers et les chars de guerre,*" comme parle la Ste. Ecriture, mais quoiqu'il en soit des desseins et des espérances de leurs ennemis, les Chrétiens sont assurés du triomphe de leur cause, parceque, pour eux, ils se confient dans le nom du Seigneur.

Hi in curribus et hi in equis : nos autem in nomine Domini Dei nostri invocabimus.—Psaume : XIX :

Quand est-ce que cette parole a pu mieux se réaliser qu'en ce temps-ci d'épreuves et de persécution ? C'est donc une consolation, et un ferme sujet d'espoir pour nous, que de voir toute l'Eglise en prières aux pieds des autels de MARIE. Une grande affluence a été remarquée dans les églises principales de Montréal, nous avons lieu de croire qu'il en est ainsi partout ; en même temps que cette dévotion se soutient si admirablement dans l'Eglise, des ouvrages nouveaux viennent pour l'entretenir et nourrir la piété.

Grand nombre de mois de Marie ont été publiés depuis deux ou trois ans. Une seule maison de Lyon en annonce une trentaine, presque tous récents. Un des plus remarquables est celui de Mgr Pavy, évêque d'Alger, qui est un écrivain distingué : nous en signalons un passage qui a paru ses jours-ci dans le journal le *Monde*, et qui se rapporte au séjour de la T. Ste. Vierge à Nazareth.—

"Ainsi s'écoulent pour Marie les longues années d'une vie commune que le labeur soutient, que l'obscurité garde, que la régularité adoucit, que la méditation élève jusqu'au trône de l'Eternel.

"Modèle achevé de cette vie de famille, qui est la vraie gardienne des mœurs et la source des plaisirs les plus vrais et les plus purs. Hélas ! vous comprend-on maintenant !!

"On n'aime ni sa maison, parcequ'on cherche au dehors des distractions bruyantes, coupables et souvent ruineuses ; ni sa condition, parcequ'on est possédé du désir de s'élever et de s'enrichir ; ni la subordination, parceque l'esprit d'indépendance a gagné le cœur de la femme et même celui des enfants ; on n'aime plus le calme et la simplicité d'une vie régulière, parcequ'on a perdu le secret de la vie heureuse, qui ne se trouve que dans les choses bien ordonnées ; on ne professe plus qu'avec humiliation et par force les métiers bas et serviles, et il n'est pas de père qui ne rêve pour son fils une profession libérale, ou pour sa fille un mariage au-dessous de sa condition ; parceque la vanité est devenue une faiblesse générale et que la spéculation et l'intrigue paraissent plus avantageuses que le travail honnête ; mais surtout on n'aime pas la méditation des paroles divines, parceque, tout à la terre, beaucoup ne pensent

plus au ciel, et que la plupart de ceux qui y pensent ne prennent pas le temps d'approfondir les choses de Dieu. On lit des œuvres futiles, de misérables romans, des feuilletons équivoques ; on ne lit plus l'Evangile, la vie des saints, ni d'autres livres de piété sérieuse ; le père, la mère et les enfants ne prient plus ensemble, si toute fois ils prient encore. La famille chrétienne est devenue un phénomène, rare même parmi les meilleures familles."

Mardi dernier, a eu lieu à Sorel, le service funèbre du Révérend Messire Limoges, curé de cette ville. On sait qu'il était décédé à Montréal, le 24 courant, après une longue et douloureuse maladie.

Le grand concours des fidèles, leur attitude pendant la cérémonie ont témoigné de l'estime et de l'affection profondes qu'inspirait le si regrettable défunt.

Mgr. Larocque, Evêque de St. Hyacinthe, était présent avec une immense réunion de prêtres, accourus de tous les points du diocèse et même des diocèses environnants.

Mgr. dans une allocution extrêmement touchante rappela les qualités excellentes du défunt et ses droits aux souvenirs de ses paroissiens. Il dit que doué de toutes les qualités de l'intelligence et du cœur, il avait tout ce qui était nécessaire non seulement pour briller dans le monde, mais pour s'y faire vénérer et estimer ; mais, que de plus, à ces qualités il en joignait d'autres indispensables dans le ministère des âmes, et qu'il les avait au plus haut degré ; une piété profonde, un zèle et un dévouement à toute épreuve, et la pratique constante des plus aimables vertus chrétiennes et sacerdotales.

Il rappela aussi toutes les œuvres qu'il a accomplies pendant plus de dix ans de ses fonctions à Sorel, le couvent et les œuvres de zèle, d'instruction et de charité qu'il y avait établies. Enfin, il termina en réclamant pour lui, comme hommage de la plus juste reconnaissance, les prières de tous ceux qui avaient reçus ses soins pendant tant d'années.

L'émotion qu'excitaient ces paroles montrait assez combien le Rév. Messire Limoges était aimé et apprécié dans cette ville de Sorel, qui avait eu tout son dévouement, son cœur et les efforts de toute sa vie.

Ses vertus, ses talents, sa piété, resteront toujours en mémoire et en vénération parmi tous ceux qui l'ont connu, et qui depuis son séjour au collège de Montréal au grand séminaire de St. Sulpice jusqu'à ses derniers jours, ont toujours remarqué en lui un esprit distingué, un cœur plein de noblesse et de franchise, et un caractère d'une amabilité aussi remarquable que rare et précieuse.

La mort a ses tristesses mais aussi ses consolations, qu'elle devrait nous paraître à nous-mêmes moins amère, lorsque nous voyons qu'elle a conquis à un séjour meilleur tant de nobles esprits, tant d'admirables cœurs que nous avons tellement estimés et aimés en ce monde.

*Requiescat in Pace.*

## L'Ilet au Massacre ou l'Evangile Ignoré.

(Suite et Fin.)

## V. — LE RETOUR.

Au fond, les Iroquois n'étaient qu'à demi satisfaits du résultat de cette expédition. Ils avaient cru surprendre une bourgade sans défense, comme cela leur arrivait si souvent, et ils avaient rencontré une résistance obstinée. Leurs pertes, du reste, étaient considérables : vingt des leurs étaient morts ou mourants : ils comptaient de plus une trentaine de blessés, dont plusieurs grièvement. Soixante hommes seulement restaient parfaitement valides, sur cent guerriers qu'ils étaient à leur arrivée, et on était loin, bien loin du pays natal. On employa le reste de ce jour et la journée suivante à se reposer, tout en faisant les préparatifs du retour.

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée des Iroquois au Bic ; le matin du quatrième, ils reprirent le chemin de la Bouabouscache, comptant bien terminer là leur expédition et revoir bientôt les bois, les rivières et les lacs du pays d'Agné.

La forêt était tranquille ; nulle trace d'ennemis ne se laissait voir, et les Iroquois se croyaient bien assurés d'avoir détruit toute la population de cette partie du territoire micmac. A mesure qu'ils avançaient, leur assurance redoublait, comme il arrive toujours, surtout aux sauvages, si peu prévoyants dans la pratique habituelle de la vie.

Dans la matinée du jour où l'on devait atteindre les bords de la Bouabouscache, les Iroquois se partagèrent en deux troupes, afin de hâter les procédés du voyage. Trente hommes, les plus dispos et les plus vigoureux, prirent les devants pour aller quérir les canots et préparer le campement du soir ; les cinquante autres, blessés et porteurs, restèrent en arrière, marchant plus lentement.

C'est ici le moment de parler d'un autre retour, celui des deux messagers micmacs, expédiés vers les Maléchites, cinq jours auparavant. Ils avaient heureusement et promptement accompli leur mission, et, la veille au matin, étaient arrivés vers leurs gens, accompagnés de vingt-cinq guerriers maléchites. Ils étaient donc là trente hommes. . . C'était peu ; mais tous frais, alertes, parfaitement instruits des lieux, et connaissant les forces de leurs ennemis.

D'ailleurs, les trois Micmacs restés à la Bouabouscache n'étaient point demeurés inactifs : après avoir détruit, sans altérer l'aspect extérieur des lieux, les canots et les provisions des Iroquois, ils avaient battu le pays voisin, ménagé des embuscades et préparé des sentiers dérobés de retraite. Aussitôt après l'arrivée des alliés, un petit nombre d'entre eux avaient pris la route du Bic, en suivant des chemins détournés et parfaitement connus des guides micmacs, pour aller attendre les Iroquois au retour, épier leurs démarches et se mettre au fait de l'état actuel de leurs forces.

Le reste des tentes apprenaient, des deux Micmacs restés avec eux, tout ce qu'il importait de savoir sur la situation et mûrissaient les projets d'attaque.

Les éclaireurs revinrent vers leurs amis de bonne heure dans l'après-midi du lendemain ; c'est-à-dire plusieurs heures avant le retour des Iroquois à la Bouabouscache. Ils apportaient un compte exact du nombre total des ennemis, du chiffre des blessés, de l'ordre de marche et du partage de la troupe en deux bandes ; d'où l'on conclut, avec certitude, que les Iroquois avaient l'intention de venir, ce jour là même, retirer les canots de leur cachette.

Pendant que ceci se passait chez les alliés, les deux troupes Iroquoises s'approchaient de la rivière, à environ deux heures de marches de distance l'une de l'autre, sans se douter le moins du monde que quelqu'un s'occupait d'eux, au sein de cette forêt en apparence si calme.

## VI. — LA VENGEANCE.

Vers la mi-relerée, l'avant garde des Iroquois s'était engagée dans le gué de rocailles de la Bouabouscache.

Après avoir traversé la rivière, ils s'étaient avancés, comme la première fois, dans l'eau, le long de la berge sud du courant. Arrivés vis-à-vis de l'endroit où étaient leurs canots, ils avaient pénétré dans le bois ; déjà ils allaient saisir les premiers branchages qui obstruaient l'abord de leur cache, lorsque, tout-à coup, une grêle de flèches, sortant presque à bout portant et de tous les côtes des fourrés voisins, porta dans leurs rangs la consternation et la mort. L'attaque était si subite, si imprévue, la position des Iroquois était si mauvaise, ils se sentaient en ce moment si faibles, que, saisis de panique, ils lâchèrent pied et se mirent à fuir en désordre, retournant sur leurs pas, par la route difficile qu'ils venaient de parcourir.

Les alliés, profitant de cet avantage décidé, les suivirent, la hache dans le dos, jusqu'au gué où ils s'arrêtèrent ; car là ils entendirent le cri de guerre des Iroquois de la seconde bande, qui répondait déjà aux cris de terreurs des fuyards.

Le parti micmac-maléchite recueillit dix chevelures, de ce premier succès, qui ne lui avait pas coûté un seul homme et qui augmentait de plus le nombre des blessés parmi les Iroquois. Ceux-ci, une fois réunis sur la rive nord de la Bouabouscache, tièrent un court conseil ; car il n'y avait pas de temps à perdre.

La situation était affreuse. La troupe ne comptait plus que soixante dix hommes, dont la moitié étaient atteints de blessures plus ou moins graves ! On ne connaissait rien du nombre ni des moyens de l'ennemi. On n'avait plus de canots ! . . . Il aurait fallu n'être pas sauvage, pour en douter un instant. Les provisions emportées pour le voyage du Bic, étaient à peu près épuisées. Il était probable que la cache aux approvisionnements avait subi le même sort que la cache des embarcations. Il était également probable qu'une embuscade avait été aussi là dressée !

Mais il n'y avait point à choisir : le seul espoir du moment reposait sur la conservation possible des provisions ; il fallait profiter des deux heures de jour qui restaient pour aller arracher à l'ennemi, s'il en était temps encore, le seul moyen assuré d'existence dans ces tristes conjonctures.

On pensait avoir à livrer un combat à mort, on s'y attendait même comme une chose certaine. Il fallait donc aller en force, préparés à toute éventualité.

Tous les hommes encore capables de combattre, au nombre de cinquante, devaient faire partie de l'expédition : les vingt autres, tous sérieusement blessés, restaient au campement dont ils devaient commencer les petits travaux.

La cache aux provisions était située à une demi-heure de marche et sur la rive nord qu'on occupait en ce moment. Elle se trouvait placée sur une pointe formée par un détour subit et demi-circulaire de la rivière ; cette pointe était basse et couverte d'une aunaie touffue ; mais, dans le voisinage, la forêt était formée par un de ces grands bois clairs qu'on appelle des *fonds d'ormes*.

La première fois, les Iroquois y avaient abordé en canot ; mais ils avaient pris une exacte connaissance des lieux et marqué des *amets* ; ils ne pouvaient se méprendre de ce côté-là. Prenant à travers les bois, en suivant le cours de l'eau, ils marchèrent avec toutes sortes de précautions, furetant de l'œil et de la main toutes les broussailles. Parvenus à leur cache, ils ne trouvèrent point d'ennemis, bien qu'ils purent examiner les travaux assez considérables d'une ambuscade parfaitement dressée. . . . Il n'y avait pas de provisions ; il n'en restait pas même de vestiges, non plus que des bagages de guerre qu'on avait en même temps déposés dans ce lieu.

Les Iroquois regardent, examinent, puis examinent encore, comme dans l'impuissance de se pouvoir convaincre de l'épouvantable vérité. Enfin, ils reprennent, tristes et désolés, la route de leur campement.

Il commençait à *brunir*, et déjà ils apercevaient, à travers les grands arbres, au-dessus des taillis, le reflet des feux allumés par

leurs gens (1), lorsque, d'un *embarras* (2), en forme de *haie de chasse*, qu'ils n'avaient point observé au départ, sortit un cri de mort avec une nouvelle volée de flèches, immédiatement suivi de ce bruit que font des hommes ou des animaux fuyant à toute vitesse à travers la forêt.

Les Iroquois s'élançèrent à la poursuite; mais, retardés par les *embarras*, ils sentirent bientôt que la chose était inutile et, se ralliant, ils continuèrent leur marche vers les feux du camp.

Encore des blessés!... Toujours cet ennemi insaisissable, invisible!... Des embûches qu'on ne soupçonnait même pas!... Ce n'était plus une guerre: c'était une chasse!

On arrive enfin!... Mais quel horrible spectacle éclairent les feux dont on a vu de loin la lueur! Il ne reste pas un homme vivant des vingt blessés laissés là, deux heures auparavant! Des vingt cadavres qui gisent en ce moment sur la terre, à la lumière blafarde des brâziers, pas un ne garde sa chevelure!

Les Iroquois se tordent dans des accès indicibles de rage et de désespoir... et ne reviennent à eux-mêmes que pour constater le fait que le peu de provisions, tous les ustensiles et les petits bagages laissés au camp ont été détruits ou enlevés!

#### VII.—LA CHASSE AUX HOMMES.

Epuisés de fatigues, sentant déjà les préludes de la faim, les Iroquois voyaient commencer pour eux une nuit terrible, avant-coureuse de journées et de nuits plus affreuses encore. Il n'y avait pas deux avis à ouvrir dans le conseil, qui fut tenu autour des feux de bivouac, auquel semblaient assister, de leurs couches sanglantes, les cadavres des compagnons égorgés, et que troublaient, sans doute, les visions et les spectres de la caverne de l'*Net au Massacre*. Il fallait vivre de chasse et de pêche; il fallait viser à construire des canots, pour retourner au pays qu'il était impossible de jamais atteindre sans ce moyen. Tout cela devait se faire en présence d'un ennemi toujours sur pied, au sein d'une contrée inconnue, au milieu d'une forêt battue d'estrades, alors qu'on comptait des blessés en grand nombre et qu'on était dépourvu de tout instrument ou ustensile, autres que des armes de guerre. C'était poser un problème difficile à résoudre.

Le parti micmac-maléchite, de son côté, avait arrêté ses projets d'une façon irrévocable. Il était bien sûr d'en poursuivre l'exécution, avec ce caractère de fatalité qu'on donnait jadis au destin, et qui distingue les actes des hommes accoutumés à vouloir et à se commander.

Les alliés ne voulaient ni sacrifier, ni compromettre une vengeance qu'ils pouvaient savourer à loisir. Ne s'exposer que dans le cas d'urgente nécessité: ôter à l'ennemi tout moyen de sortir de sa triste situation, le poursuivre, le traquer sans cesse, l'immoler en détail:—telle était la résolution prise par les cinq Micmacs et leurs frères d'armes, les vingt-cinq Maléchites.

Pendant la première partie de cette nuit que les Iroquois avaient passée dans l'insomnie, les alliés, gardés par des sentinelles vigilantes et bien postées, s'étaient reposés d'un sommeil tranquille et profond.

Et lorsque, un peu avant le jour, les Iroquois, cédant à l'épuisement, se furent endormis, dans cette espèce d'insouciance qui est fille du désespoir, ne laissant debout que quelques hommes lassés et étourdis par les événements de la terrible veille, les alliés étaient là, se glissant sous le couvert, profitant du vent qui venait à point remplir les bois du bruit des grands arbres agités, et frottant les unes contre les autres les branches de leurs têtes touffues.

Une sentinelle du camp, croyant avoir entendu quelque bruit insolite, élevait au-dessus de sa tête un petit flambeau d'écorce

(1) Champlain, décrivant sa première expédition contre les Iroquois dit, que les sauvages en marche de guerre n'allumaient point de feu: cela doit s'entendre de partis voulant faire surprise ou se soustraire à la découverte; mais lorsqu'ils se voyaient observés, ils allumaient du feu pour éclairer leurs gardes et diminuer les dangers de la nuit.

(2) Ce mot, dans le langage des bois, signifie des entassements d'arbres et de branches, faits pour obstruer le passage.

promptement allumé pour éclairer ses recherches, lorsqu'un sifflement,—aigu comme le cri de l'émerillon,—se fit entendre: au même instant, les gardes iroquoises tombaient blessées, chacune de plusieurs flèches, en poussant un cri de douleur et d'alarme.

Les dormeurs, éveillés en sursaut, se lèvent en désordre; mais, avant qu'ils aient pu se rendre compte de ce qui se passe et recueillir leurs esprits, une nuée de flèches s'est abattue sur eux. Puis les flèches cessent de voler:—la solitude se fait, de nouveau et dans un instant, autour du campement des Iroquois, affaiblis encore par de nouvelles blessures graves et nombreuses.

Le jour venu, les Iroquois se préparèrent à laisser ce lieu néfaste, entouré de périls incessants, déserté par le gibier, où, de plus, la vue des cadavres des frères, avec la perspective de la famine, déjà commençait à tourmenter d'horribles tentations des imaginations rendues malades.

Les sauvages mangeaient quelquefois leurs ennemis; mais c'était un pur acte de vengeance, et, par cela même, c'eût été pour eux comme un sacrilège de se nourrir de la chair de leurs compagnons.

On résolut de se diriger vers la rivière Trois-Pistoles, en suivant les détours de la Bouabouscache, pour éviter tout danger de mécompte. La distance, en droite ligne, n'était pas très-considérable; la route en canot se parcourait en peu d'heures, mais à travers bois, taillis, rochers, savanes et ruisseaux, c'était tout autre chose.

Ceux qui ont la pratique de la forêt savent quel travail épuisant et interminable c'est que de parcourir les bords d'une rivière. —Quand, pour la première fois, on se livre à cet exercice, on croit avoir parcouru des lieues, alors qu'on n'a parcouru que des arpents.

A toutes les difficultés ordinaires de pareille marche, venaient s'adjoindre, pour les Iroquois, la nécessité de vivre de chasse et de pêche et les privations d'une situation trois fois exceptionnelle et désastreuse.

Quand il fallut partir,—parmi les cinquante survivants des luttes des derniers jours,—douze blessés se déclarèrent incapables d'entreprendre le voyage, et, selon la coutume des guerriers sauvages, demandèrent d'être achevés. On leur cassa la tête; puis, jettant leurs cadavres en travers des brâziers attisés à cet effet, on fit brûler leurs chevelures, afin qu'elles ne servissent pas de trophées et d'ornements dans les fêtes des ennemis.

Le parti pris par les Micmacs-Maléchites, de n'offrir le combat qu'en dernier ressort, n'était pas uniquement le fruit d'un calcul et d'un raffinement de vengeance; mais c'était encore une loi imposée par la nécessité. Les alliés, en effet, étaient moins nombreux que leurs ennemis: puis, s'il était vrai qu'ils eussent jusqu'à ce moment opéré presque en masse, l'instant était arrivé pour eux de se partager en deux bandes. Il était essentiel de tenir hors de toute atteinte possible et loin du théâtre des attaques, les canots sur lesquels on avait embarqué les provisions, les bagages, les ustensiles, les ammunitions de flèches et les armes de recharge. —Il fallait une dizaine d'hommes pour conduire et garder les cinq canots de guerre ainsi employés.

C'était donc avec environ vingt guerriers,—mais sains, mais se relevant à tour de rôle,—qu'on avait à pourchasser et à détruire trente-huit Iroquois affaiblis, mais redoutables jusqu'au dernier moment.

Ceux-ci, avant de quitter le débarcadère de la Bouabouscache, avaient examiné et analysé les traces laissées par leurs assaillants, la veille au soir et le matin du même jour: ils avaient acquis la certitude que le parti ennemi n'était pas très-nombreux. Une dernière lueur d'espoir brillait encore à leurs yeux, lorsqu'ils se mirent en route, par un temps d'une pluie d'averse qui promettait, cependant, de n'être pas de longue durée.

On n'avait pas fait quatre heures d'une marche tortueuse et pénible, équivalant au plus à une lieue de chemin droit, que, déjà,

quelques blessés trainards avaient été tués et scalpés par les alliés. Les saurages ignoraient l'art de couvrir une retraite. En temps ordinaires, ils prenaient quelque soin de leurs blessés ; mais en cas de désastre, c'était à peu près un sauve qui peut général. Il fallait alors accepter de l'ennemi les conséquences de l'axiome, « malheur aux vaincus ; » on y ajoutait dans la pratique, pour les siens, la maxime, *malheur aux faibles !*

Sur le midi, on s'arrêta dans un endroit qui parut favorable pour la chasse au petit gibier et pour la pêche ; car on jeûnait depuis un jour. Une chasse, menée avec soin tout le reste du jour, produisit des lièvres, des porc-épics et quelques perdrix. On dressa des collets, et une tenture de pêche à la nasse fut placée dans un endroit propice, immédiatement voisin du campement où l'on devait passer la nuit. Un peu de gibier et une assez abondante prise de poissons permirent aux Iroquois de continuer le lendemain leur route.—Il en fut ainsi les deux jours suivants ; mais, dans ces trois jours de marche et de chasses pénibles, les onze plus faibles d'entre les blessés Iroquois avaient payé à leurs implacables poursuivants la dette du sang, récemment contractée dans la Baie du Bic.

On avait, sur la fin du troisième jour, non loin de la rivière Trois-Pistoles, atteint un endroit couvert de grands bois francs, entouré de coteaux, où l'on observait à chaque pas et partout du bois frais mangé d'original. C'était la planche de salut dans un naufrage complet. Tuer un ou deux originaux, prendre aux grands boulevards du voisinage des écorces pour construire à la hâte quatre ou cinq canots, avec lesquels, dans quelques heures, on atteignait le Grand Fleuve. . . . voilà l'espérance à laquelle les vingt-sept Iroquois, encore debout à la suite des victoires et des désastres d'un grand parti de guerre, s'attachèrent avec toute l'ardeur d'âmes vigoureuses revenant d'un cruel abatement.

En examinant les lieux on découvrit, à l'embouchure d'une petite rivière, une de ces îles dénudées, ou plutôt une de ces battures de cailloux amoncelés par le charroi des grosses eaux du printemps. Un mince filet d'eau, coulant dans une expansion du lit de ce courant, isolait cet îlot des rives voisines sans en empêcher le facile accès à gué.

Là, dans cet endroit désert, les Iroquois, après la chasse, pouvaient passer quelques jours à construire leurs embarcations, sans crainte des surprises subites. On y campa le soir même.

Dès l'aurore du lendemain les Iroquois se mirent à la recherche de pistes récentes d'originaux. Bientôt on tomba sur les voies toutes fraîches d'une femelle accompagnée de son petit. Les deux animaux suivaient, en le contournant, un long coteau boisé d'érables : ils marchaient de cette allure qui dénote l'absence de toute inquiétude.

Les Iroquois s'arrêtèrent pour convenir des détails de la chasse ; car, s'il importait de s'emparer des originaux, ce qui ne pouvait se faire en marchant tous ensemble, il importait également de ne pas trop se séparer, à cause des ennemis.

Il fut convenu que les deux meilleurs traqueurs de la troupe prendraient les devants, sur les traces des deux bêtes, et que tout le parti suivrait sans bruit d'un peu loin, pour les soutenir au besoin.

Il y avait un peu plus d'une heure qu'on allait dans cet ordre, avec toutes sortes de soins et de précautions ; lorsque les affuteurs, de leur oreille vigilante et exercée, entendirent, à distance, dans la direction d'un détours du coteau d'érable, le bramement sourd et plaintif du jeune original :—*Ti-am—ti-am—ti-am.*

Autant la chasse de l'original, ce roi magnifique de nos forêts canadiennes, est facile à travers les neiges dures et profondes des mois de Février et de Mars, autant l'affutage de ces animaux est difficile dans la saison d'été. Ici, néanmoins, l'endroit était propice, les affuteurs habiles et le succès une question de vie ou de mort.

Les deux chasseurs, pour ne pas être dérangé, dans les soins de l'approche du gibier, élevèrent, sur leurs propres pistes, quelques branches enfourchées de travers sur la voie, afin d'avertir leurs gens de s'arrêter là et de redoubler d'attention, pour ne pas troubler l'affut.

Voyez avec quelles peines infinies ils commencent l'approche ; directement, car le vent vient du fourré où les bêtes se sont rembuchées. Voyez les faire timidement un pas, en s'abritant sous les futaies. . . . se redresser sans bruit pour regarder en avant. . . . prêter l'oreille au moindre son. . . . s'arrêter tout-à-coup, puis se traîner sur les genoux et les mains. . . . éviter de rompre les branches sèches qui gisent sur le sol. . . . contourner les petites clairières. . . . profiter des plis du terrain. . . . mettre à contribution, en un mot, tout ce que l'intelligence des forêts et des habitudes de leurs habitants, unie à une patience à toute épreuve, peuvent fournir de moyens.

Le petit original était couché, le dos aux chasseurs, à demi caché par un gros arbre renversé et recouvert de broussailles de *mascouabina* (1) et de bois barré (2) ; la femelle, à deux pas de son petit, paraissait comme ensevelie dans l'épaisse feuillée.

Après avoir rampé sur le tapis de la forêt, s'être arrêtés maintes fois, les affuteurs enfin sont parvenus à portée d'arc des deux originaux.

La femelle ne bouge pas,—elle rumine sans doute :—le petit brame et se remue de temps à autre sur sa couche.

Les chasseurs se redressent alors avec précaution, mettent un genou en terre ; ils tendent leurs arcs, et, choisissant le défaut des branches du fourré, décochent à chacune des deux bêtes une flèche poussée d'un bras vigoureux, à distance de quelques pas seulement. Puis, sans perdre un instant, ils s'élancent vers leur proie pour assurer leur conquête. D'un bond ils sont sur les corps des deux originaux ; mais au moment où ils vont enfoncer leur arme dans les chairs palpitantes, ils tombent, eux-mêmes, percés de flèches et s'agitant, sans pouvoir proférer un cri, dans le râle de la mort !

Les Micmacs-Maléchites avaient, avant eux, tué l'original femelle et lié près d'elle son petit.—Ils avaient attiré les Iroquois, comme on attire les ours, les loups-cerviers et autres bêtes carnassières.

Mais la chasse n'était pas finie !

Ils se hâtèrent de fixer contre l'arbre renversé, près des dépouilles des deux animaux, les cadavres des deux affuteurs iroquois :—puis, poussant un double cri d'appel, ils attendirent dans leur embuscade l'arrivée de toute la troupe des ennemis.

Les Iroquois, croyant avoir entendu la voix des leurs, arrivent pleins d'une joie qui redouble à la vue de leurs deux compagnons penchés sur les corps des originaux tués. Mais au lieu d'une heureuse curée, ce sont encore des traits meurtriers qui les accueillent. Faibles et découragés, les malheureux n'essaient point de résistance : ils reprennent à la hâte le chemin de l'Het, laissant sur place neuf des leurs pour être scalpés par les chasseurs d'hommes.

Réunis sur ce lit de cailloux au milieu de l'eau, les dix-huit infortunés n'attendaient plus que la mort.

Les alliés, tous assemblés quelques heures après autour de leurs canots tirés sur la rive, résolurent d'en finir avec leurs ennemis. D'ailleurs, il fallait faire quelques prisonniers pour les joies du triomphe qui devait suivre la victoire.

Bientôt après, tous les Micmacs-Maléchites, divisés en deux troupes, abordaient, par les deux côtés, la batture occupée par les derniers des meurtriers de leurs frères du Bic.

Le combat ne fut pas long : tous les Iroquois, à l'exception de six prisonniers, furent tués et scalpés.

Les alliés perdirent néanmoins, dans ce combat inégal, trois Maléchites tués et comptèrent de plus plusieurs blessés.

#### VIII.—APRÈS LA GUERRE.

Le lendemain fut un jour de triomphe pour les Micmacs-Maléchites. On mit au feu les quartiers frais et tendre du jeune original.

(1) Le mot *mascouabina* veut dire *graine à ours* : c'est le cornier, dont les originaux mangent l'écorce qu'ils aiment beaucoup.

(2) L'arbuste qu'on appelle *bois barré* est une espèce petite de sycamore, qui sert aussi de nourriture aux originaux.

Un prisonnier, lié au fatal poteau, servit de jouet à la cruauté des vainqueurs. Les insultes et les tourments infligés à la victime firent intermédiaires aux chants, aux danses et aux repas de la victoire, jusqu'à ce que le malheureux, expirant, fut scalpé en présence des cinq autres prisonniers iroquois, témoins de toute cette scène.

On partagea le butin, composé de soixante-trois chevelures; et les cinq prisonniers restant furent divisés entre les Micmacs et les Maléchites. Le jour suivant les alliés se séparèrent, en se jurant alliance et vouant une haine éternelle aux Iroquois. Chacun reprit la route de son pays; les Maléchites, sur leurs canots, le chemin de la Madaouaska; les cinq Micmacs, avec leurs deux prisonniers, à travers bois, celui du Bic.

De retour à la Baie, les cinq Micmacs trouvèrent plusieurs canots de leur nation, venus à l'appel des vieillards et des femmes envoyés dans le bas du fleuve, à la nouvelle de l'arrivée des Iroquois. Ils visitèrent ensemble les lieux témoins du massacre des leurs: ils virent, gisant sur les rochers et dans la caverne, les cadavres en décomposition de ceux qu'ils avaient aimés. Avant de quitter ces lieux pour *toujours* (encore aujourd'hui on dit que les Micmacs ne campent jamais au Bic), on dressa deux poteaux sur l'emplacement de la bourgade. On y attacha les deux prisonniers, la face tournée vers l'Îlet au Massacre, après les avoir préalablement scalpés; puis là, on leur fit subir tous les tourments que la vengeance la plus sauvage peut inventer. Enfin, quand on vit ces infortunés prêts à rendre l'âme, on amoncela des écorces autour d'eux et on y mit le feu, pour couronner le supplice.

Longtemps, disent les récits populaires, on a observé les ombres des massacrés errer le soir autour de l'Îlet, et mêler leurs gémissements au bruit de la mer? Souvent on a vu, au sein de nuits sombres, des fantômes armés de pâles flambeaux danser, avec des contorsions horribles, sur les galets de la Baie!

C'est en harmonie avec ces traditions qu'on a désigné les deux caps, qui limitent l'entrée de la Baie du Bic, par les noms lugubres de *Cap enragé* et de *Cap aux corbeaux*. Il n'y a pas encore bien des années que les restes des os blanchis des Micmacs tapisaient le fond de la caverne au massacre! Encore aujourd'hui, ce n'est pas le premier venu qui s'en irait visiter ces lieux, par une nuit obscure, alors que le vent gémit à travers les sapins et les crevasses des rochers, comme *une âme en peine!*

#### IX. — RÉFLEXIONS.

Voilà comment se traitaient entre elles les nations aborigènes du Canada, avant la prédication de l'Évangile! Marchant à tâtons dans la vie et dans la mort, elles allaient, se ruant les unes sur les autres, comme au milieu d'une orgie de sang. Spectacle affreux qui navrait le cœur de nos glorieux missionnaires, et les fit se dévouer aux privations de tous les genres, au martyre enduré dans les conditions les plus épouvantables.

« O Dieu de miséricorde! s'écriait le Père Biard, dans son style simple et naïf, n'avez-vous point pitié de ce désastre? Ne jetterez-vous point vos yeux de douceur sur ce pauvre désert? »

Quelle belle race, cependant, que celle des nations sauvages du Canada! Quelle sève et quel caractère, au milieu de cette sauvagerie! Races fières, s'il en fut jamais, qui, aujourd'hui devant l'action éternante du commerce, comme autrefois devant le casse-tête ennemi, savent mourir sans se rendre!

#### Regrets d'une Mère.

*Eloge d'une mère*: Tels étaient à la fois le titre et la matière d'une amplification donnée en devoir, dans une classe de littérature au collège de Montréal. Un élève qui avait eu le malheur de perdre sa mère dans le cours de l'année, crut qu'on ne lui ferait pas un crime de modifier un peu le sujet à traiter, en l'harmonisant avec sa

position, et de prendre le ton de l'épique au lieu de celui du panégyrique. Il intitula donc son devoir: *Regrets d'une mère*.

Quand c'est le cœur qui dirige la plume, et que l'on écrit sous l'inspiration des sentiments que le Créateur a mis en nous, le style sera toujours simple, naturel, animé des sentiments qui conviennent au sujet; ce sera un vrai tableau, une peinture saisissante, comme le veut le poète: *ut pictura poesis erit*. L'extrait du devoir du jeune littérateur que nous avons le plaisir de mettre sous les yeux de nos lecteurs ne semble pas dépourvu de ce mérite:

Que d'autres chantent le bonheur de posséder une mère chérie, qu'ils se plaisent à redire les douces et mystérieuses joies que fait éprouver la vue d'une mère à celui qui en fut longtemps éloigné! Pour moi qui n'ai plus celle que j'appellais autrefois du doux nom de mère, je ne puis que dire combien grande et douloureuse est cette perte!

C'est lorsque nous sommes privés d'un objet que nous apprécions tout le prix. C'est dans l'exil que la patrie nous est surtout chère.

C'est dans l'aridité et la sécheresse que le laboureur comprend tout le prix de la douce et bienfaisante rosée du ciel. C'est au milieu des sables brûlants du désert que le voyageur désire pour sa langue desséchée quelques gouttes de cette eau qui s'en va fuyant à travers les prairies.

Il fallait donc, ô ma mère, que tu me fusses ravie pour me faire apprécier le bonheur que j'avais de jouir de ta présence!

Il m'en souvient, lorsqu'au milieu de mes délassements et de mes jeux, on m'annonçait que tu venais visiter ton fils; avec quelle joie je m'élançais dans tes bras!... Mais maintenant... c'en est donc fait! je ne te verrai plus, ô ma mère! Oui, les mois passeront, les années s'écouleront et jamais je ne te reverrai.

Si des larmes coulaient de mes yeux lorsqu'il me fallait passer du foyer paternel en cet asile où s'élève ma jeunesse, c'est qu'il me fallait te quitter, ô ma mère!

Douces larmes, je n'ai pu vous répandre cette année, du moins si mes yeux en ont versé, c'était de ne pouvoir t'embrasser, ô ma mère!

Mes joies n'étaient à leur comble que lorsque j'avais pu te les communiquer; je ne pouvais éprouver de satisfaction parfaite, qu'après t'avoir dit combien j'étais heureux. Et maintenant, ô ma mère! il n'y aura donc plus de bonheur pour moi, car je ne pourrai plus te faire partager mon ivresse.

Et si mon âme était oppressée par la douleur, quel baume, ô ma mère! tu savais répandre sur mes chagrins d'enfant! Ah! désormais, mes yeux mouillés de larmes te chercheront en vain pour les essuyer et les sécher; mon cœur attristé t'appellera vainement pour le consoler!

Toujours, oui toujours, ton fils te pleurera; sans cesse il pensera à toi, il se rappellera tes bienfaits et ton amour, et, animé par une juste reconnaissance, il priera le Dieu des miséricordes de placer sur ta tête l'auréole de gloire que t'ont mérité tes vertus.

Du haut du ciel où j'aime à te voir régner, veille sur un fils que tu as tant chéri; vois ses larmes et ses douleurs, et montre-toi toujours sa mère!

Et vous, bien aimés condisciples, qui possédez encore une mère! Oh! que vous êtes heureux! Croyez-en les larmes de l'orphelin, et puissiez-vous n'expérimenter jamais combien il est douloureux de vivre sans mère!

A. B.

L'explication de la dernière énigme est le mot: *sourire*.

Des Presses à air dilaté d'Eusèbe Sénécal, 4, Rue Saint-Vincent, Montréal